Inédit. Le « passé amoureux d'Alban de Bricoule jusqu'à l'âge de quinze ans et demi » d'après les manuscrits des *Garçons* de Montherlant

Pierre Duroisin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/genesis/5747>

DOI : 10.4000/genesis.5747

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2020

Pagination : 193-212

ISBN : 979-10-231-0704-3

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Pierre Duroisin, « Inédit. Le « passé amoureux d'Alban de Bricoule jusqu'à l'âge de quinze ans et demi » d'après les manuscrits des *Garçons* de Montherlant », *Genesis* [En ligne], 51 | 2020, mis en ligne le 20 décembre 2021, consulté le 07 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/5747> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.5747>

Le « passé amoureux d'Alban de Bricoule jusqu'à l'âge de quinze ans et demi » d'après les manuscrits des *Garçons* de Montherlant

Pierre Duroisin

Quand on parcourt la liste des « Ouvrages de Henry de Montherlant » dans l'édition Grasset des *Bestiaires* de 1926, voici ce qu'on y lit de la trilogie romanesque *La Jeunesse d'Alban de Bricoule* : « I. *Les Bestiaires*, roman, 1926 (les taureaux). / II. *La Ville dont le Prince est un Enfant*, roman (le collège), paraîtra un jour. / III. *Le Songe*, roman, 1922 (la guerre)¹. »

La Ville parut en 1951, mais ce fut une pièce, et personne en 1926, à commencer par l'auteur lui-même, n'aurait pensé que le roman qui devait se loger entre *Les Bestiaires* et *Le Songe*, et qui s'intitula en fin de compte *Les Garçons*, ne verrait le jour qu'en 1969, au terme d'une très longue gestation. Et encore s'agira-t-il d'une version expurgée, la version intégrale ne paraissant qu'à l'automne 1973, un an après la mort de Montherlant.

Quoi qu'il en soit, le Bricoule des *Garçons*, s'il est encore loin d'être le guerrier du *Songe*, n'est plus tout à fait le jeune adolescent enflammé par le « *taurinus furor* » qu'ont révélé *Les Bestiaires* ; c'est en effet un collégien, mais un collégien à qui son « amitié » pour un cadet vaut d'être renvoyé de son école. Sans doute le « *durus amor* » que décrivent *Les Garçons* était-il déjà le sujet de *La Ville*, même si les protagonistes y portent d'autres noms que dans le roman, mais la pièce se limite aux circonstances qui entourent le renvoi, alors que le roman va plus loin : il explore notamment ce que l'auteur appelle le « passé amoureux d'Alban de Bricoule jusqu'à l'âge de quinze ans et demi », quand l'intéressé est encore entre les mains de sa mère et de sa grand-mère maternelle. Ce sont ces pages qui vont retenir notre attention, pour les multiples avatars qu'elles ont connus entre 1929 et 1969, et qui s'expliquent par le long temps que mit l'auteur à parachever son œuvre.

*

Tels qu'ils sont conservés à la Bibliothèque nationale de France² sous la cote NAF 28165 (boîtes 9 et 10), les

manuscrits des *Garçons* comptent plus de mille deux cents folios, un véritable maquis où Michel Raimond, quand il assura en 1982 l'édition critique du roman pour la Bibliothèque de la Pléiade, a reconnu « quatre couches rédactionnelles » :

- quelques notes « jetées sur le papier » dès 1914 ;
- « un brouillon de plusieurs dizaines de pages » qu'il situe en 1929 ;
- « un ensemble de dix-sept chapitres d'une vingtaine de pages chacun » qui fut « sans doute élaboré au cours des années 40 » mais que Montherlant avait mis au point en 1947 « pour le cas où il viendrait à mourir subitement » ;
- la dernière main enfin, entre 1965 et 1967, dont dérivent les versions de 1969 et 1973³.

Nous commencerons par la boîte 9 : 486 folios répartis sur deux ensembles, qu'il nous faut un peu détailler si nous voulons suivre l'auteur dans son inlassable « navigation » parmi ses manuscrits. Cette boîte rassemble :

- la section « Brouillons 1914-1929 », qui se compose de trois liasses : « Brouillons de 1914 », « Chemise bleue

1. Cette liste se trouve à la p. 4 de l'édition Grasset ; la mention de *La Ville* était suivie de cette référence : « Malheur à la ville dont le prince est un enfant » (Ecclésiaste, 10-16). Quand paraîtra en 1929, chez le même Grasset, l'« historiette » *La Petite Infante de Castille*, les choses n'auront guère changé : *La Ville* sera toujours donnée comme un roman à paraître, avec cette nuance que son sujet sera « l'amour », plutôt que « le collège ».

2. Nous remercions très sincèrement M. Guillaume Fau, directeur du Service des Manuscrits modernes et contemporains à la BnF, ainsi que M. Jean-Claude Barat, l'ayant droit de Montherlant.

3. La BnF ayant acquis le manuscrit le 29 novembre 2000, lors d'une vente à Drouot, on ne peut dire avec précision sur quoi M. Raimond a travaillé. Le volume dans la Pléiade, intitulé *Romans II*, regroupe *La Rose de sable*, *Les Garçons* (avec en appendice *Serge Sandrier*), *Le Chaos et la nuit* et *Un assassin est mon maître*. Les éditions de 1969 et de 1973 ont toutes deux paru chez Gallimard, l'édition de 1973 était une édition de luxe illustrée par Mac Avoy.

- titrée “Brouillons Ville / 1929 et 1913”», «Liasse contenue dans une intercalaire titrée “Notes générales”» ;
- et la section «Manuscrit de 1929», qui comprend deux liasses : «Chapitres II-IV. Incomplet du chapitre I» et «Chapitre V-Épilogue».

Le «Manuscrit de 1929»

Ce sont les folios 138 à 143 de la liasse «Chapitres II-IV» dans la section «Manuscrit de 1929» qui nous donnent la première version des émois amoureux d’Alban avant ses quinze ans et demi. Ces six pages, écrites au dos de la première épreuve du numéro de mai-juin de la revue *L’Amérique*⁴ et précédées d’un chiffre romain II⁵, forment un tout, même si le récit rebondit avec l’entrée en scène à la page 7, elle aussi frappée du chiffre romain II, de Serge Sandrier, l’objet du «*durus amor*»⁶. On est dès cet instant invité à les lire aux pages 199 à 201, où sont reproduits les folios 138 à 143 (fig. 1 à 6).

Le manuscrit dit de 1947

Que ce soit dans *Serge Sandrier* en 1948⁷ ou dans les éditions de 1969 et de 1973, Montherlant retiendra pour décrire le «passé amoureux» d’Alban une version (disons-la de 1947) qui est assez éloignée de celle de 1929.

Laisserait-on de côté la différence majeure (car la version de 1929 se limite au passé amoureux d’Alban, alors que le manuscrit de 1947, qu’on trouve dans la boîte 10⁸, va de la rentrée d’octobre 1912 à mars-avril 1913, comme le chapitre III de 1969 et de 1973), qu’on relève d’importants écarts, entre 1929 et 1947, pour la seule parenthèse «amoureuse».

C’est à partir de 1947 que «la première personne par qui Alban de Bricoule avait connu l’amour» fut son ange gardien, dont «il ne pouvait regarder [l’]image, dans son livre de messe, sans que son cœur s’emportât un peu». Alphonse XIII et Louis XVII connurent des fortunes diverses : déjà présents en 1929, ils figurent toujours dans le manuscrit de 1947, sont escamotés en 1969⁹, réapparaissent en 1973¹⁰. La zingarella n’est citée qu’en 1929. La «petite cousine» sera dans toutes les versions, mais elle perdra son

nom et l’épisode sera resserré. La «fille» du catéchisme sera elle aussi dans toutes les versions, mais il n’est question d’Yvonne Citerne qu’en 1929, et l’histoire va se modifier au fil des ans : en 1929, Alban «ne sut jamais son nom», non plus qu’en 1947, et ce n’est qu’à partir de 1969 qu’il est censé le connaître, bien qu’elle reste «la fille» et qu’il est en vain pour découvrir son adresse.

Le fils d’Agar est présent dans toutes les versions, à ceci près qu’en 1929 il se loge entre «la petite cousine» et «la fille», qu’il suivra dès 1947. L’épisode saint Expédit, lié au *De Viris*, n’apparaît qu’en 1929. La demoiselle de vingt-deux ans, en 1947 comme en 1969 et 1973, interviendra plus loin dans le récit, et le voyage à Lourdes avec sa séquelle taurine sera, dès 1947, réduit à très peu de chose : «Paralysé devant l’amour, Alban est dégourdi pour le reste : il va en Espagne, *torée* et tue de petits taurillons.» Il n’y sera plus question de Lourdes, ni des petites Espagnoles, ni de l’Arlésienne maigrichonne, alors qu’en 1929, Montherlant se souvenait encore du début de ses *Bestiaires*, où il avait

4. Elles portent un tampon du 4 mai 1922. Montherlant fut pendant quelque temps le Secrétaire général du Comité France-Amérique.

5. Ce II tient au fait que jusqu’en 1947 le roman commençait par une évocation de la famille Sandrier, mais en 1948, Montherlant isole ce chapitre qu’il édite chez Gilbert Droin, en y joignant trois autres fragments des *Garçons*, sous le titre *Serge Sandrier*.

6. Les choses seront finalement inversées, le portrait de Serge précédant le «passé amoureux» d’Alban (voir les pages 40 à 45 dans l’édition de 1969 et le début du chapitre III dans l’édition de 1973, soit les pages 468 à 473 dans *Romans II*, *op. cit.*). On signale que Serge finira par s’appeler Souplier, comme dans *La Ville dont le prince est un enfant*, où il s’est d’abord appelé Soubrier, ainsi qu’il ressort des éditions partielles du *Théâtre* qui précédèrent l’édition complète de 1972.

7. L’édition de 1948, illustrée par Mariette Lydis, a cette particularité que les pages n’en sont pas numérotées. On peut seulement dire que ce morceau est le premier des trois fragments sélectionnés par l’auteur des *Garçons*.

8. Les pages qui nous intéressent s’inscrivent dans une section couvrant les folios 51 à 74 de la liasse «I Au Paradis des Enfants» de la boîte 10, soit 24 pages numérotées de 1 à 22 (il y a une page 8^{bis} et une page 8^{ter}) qui annoncent le chapitre III de 1973 (p. 468 à 489 dans *Romans II* et p. 40 à 61 de l’édition de 1969, du reste moins développée que celle de 1973). Les versos datés ou datables se situent le plus souvent – car il y a des exceptions – pendant l’Occupation ou peu après.

9. Où on les attendait à la p. 43.

10. Voir *Romans II*, *op. cit.*, p. 471. Dans le manuscrit de 1947, c’est toujours du portrait de Louis XVII par Reynolds qu’il est question, mais dès *Serge Sandrier*, M^{me} Vigée-Lebrun s’est substituée à Reynolds.

expliqué comment Alban, envoyé par sa mère à Lourdes lors des grandes vacances de 1909, « pour qu'il se mêlât aux brancardiers et fît quelque bien à son âme », s'y était retrouvé pendant trois semaines en compagnie de sa grand-mère maternelle, la comtesse de Coantré, comment l'aïeule et le petit-fils avaient assisté à une course de taureaux aux arènes de Bayonne, comment enfin, l'année suivante, revenu seul en Espagne, il travailla et tua plusieurs taurillons d'un à deux ans¹¹.

Les « Brouillons Ville / 1929 et 1913 »

Nous étions partis, avec les folios 138 à 143 de la liasse « Chapitre II-IV », d'un texte de 1929 ; nous restons en 1929 avec les folios 53 et 56 de la liasse « Brouillons Ville / 1929 et 1913 », qu'on trouvera, en même temps que les figures 7 à 10, aux pages 202 et 203¹².

De ces pages où apparaissent les « anciens flirts » de M^{me} de Bricoule, qui deviendront en 1969 des « aventures de cœur » toujours bien vivantes, il faudra aussi retenir, pour des raisons qu'on comprendra plus loin, la note marginale en bas de la page 1 : « les noms qu'elle lance au hasard. Nory, etc. » (fig. 7), mais enfin, l'allusion à saint Expédit suffirait à dater le manuscrit, ledit Expédit n'apparaissant, on l'a vu, qu'en 1929. Et il en va de même pour ce « petit Olivier » doté par Bricoule des qualités : « le côté exotique et romanesque », qui vont le séduire chez Sandrier.

À la version « Olivier » en effet, Montherlant préféra vite une version qu'on trouve d'abord sur les folios 68 à 72 de la boîte 9, puis sur les folios 19 à 21 de la liasse « Montherlant Les Garçons Brouillons 50 f » de la boîte 10, deux textes qui se chevauchent en partie, mais qui divergent aussi sur plus d'un point.

Le chapitre III dans les boîtes 9 et 10

Les pages de la boîte 9 qu'on trouvera, avec la figure 11, aux pages 204 et 205, sont précédées de l'indication « caput III p. 30 ». Elles ont l'apparence d'un premier jet et furent rédigées à même des formulaires qui nous renvoient aux années 1914-1915, quand Montherlant travailla sans enthousiasme à la Compagnie d'Assurances générales

maritimes dirigée par « l'oncle Guy », le frère puîné de sa grand-mère maternelle, Marguerite de Riancey¹³.

Celles de la boîte 10, écrites avec une réelle application (on lit d'ailleurs sur la première page au folio 17, outre la mention « ch. III 30 », un éclairant « 3 ex inter 2 » destiné à la dactylographe), sont au verso de documents datant des années cinquante¹⁴. Les vingt et une pages de la boîte 10 nous feraient remonter plus haut dans le récit, nous n'en retiendrons que l'équivalent des pages 1 à 3 de la boîte 9, c'est-à-dire les folios 19 à 21, qu'on trouvera, avec la figure 12, aux pages 206 et 207.

Parmi les divergences, on relève le passage sur les actrices, présent dans les versions de 1969 et 1973¹⁵, absent dans le manuscrit de 1947¹⁶, mais qui fut peut-être « programmé » bien avant les années cinquante. Sur le folio 68 de la boîte 9 en tout cas, à la hauteur de

11. Voir *Les Bestiaires*, dans Henry de Montherlant, *Romans I*, Paris, Gallimard, coll. « la Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 385-386 *passim*. Notre propos n'étant pas ici de retrouver dans la vie même du jeune Montherlant ce qu'il a fait passer dans *La Jeunesse d'Alban de Bricoule*, et singulièrement dans *Les Garçons*, nous dirons seulement qu'on n'aurait aucune peine à retrouver, tantôt dans *Les Enfances de Montherlant*, une biographie que Jacques-Napoléon Faure-Biguet, ami d'enfance de l'écrivain, a publiée chez Plon en 1941, tantôt dans les écrits mêmes de Montherlant, les deux petits princes, l'élue du goûter d'enfants, saint Expédit ou la révélation taurine en compagnie de M^{me} de Riancey, la grand-mère maternelle de l'écrivain. Pour ceux qui seraient curieux de ces choses, on renverra successivement aux pages 8 et 9 des *Enfances*, aux « Nouvelles Malatestiana » à la p. 457 du volume *Théâtre de Montherlant* dans la Bibliothèque de la Pléiade, à la p. 241 de *Coups de soleil* dans la version parue chez Gallimard en 1976, voire, pour Expédit, au f° 187 du manuscrit des *Bestiaires* (NAF 28165, boîte 6).

12. Deux de ces pages sont sur du papier à lettre à l'en-tête de Grasset pour les années vingt.

13. Ce genre de document, qui servait au relevé mensuel des « effets » ou traites détenus en portefeuille par un organisme financier, permettait de suivre le recouvrement à l'échéance auprès des souscripteurs.

14. La p. 3 (f° 19) est au verso d'un courrier de la Société des gens de lettres de France daté du 26 février 1953 ; la p. 4 (f° 20) est au verso d'un courrier daté par son auteur du 4 mars 1953, et la p. 5, comme d'autres pages de ce même « paquet », est au verso d'une page dactylographiée d'un récit qu'on n'a pas pu identifier, mais qui fait allusion à un moment donné (sur le f° 3 pour être précis) au *Fanal bleu* de Colette, lequel avait paru en 1949.

15. M. Raimond les a toutes passées en revue (voir *Romans II*, *op. cit.*, p. 1442).

16. Il aurait dû figurer parmi les pages décrites dans la note 8.

« “Les filles”, et successivement Robert M... et Roger D... avaient été la source d’allusions », Montherlant avait ajouté en marge les mots « les actrices » soulignés, et on se rappelle par ailleurs les mots ajoutés au bas de la page 1 du texte « Olivieri-St Expédit » : « les noms qu’elle lance au hasard. Nory, etc. », or Nory est une de ces actrices. Il serait téméraire de dater précisément ce genre de notes, mais on en retient que Montherlant « navigua » sans cesse dans toutes les versions de ses *Garçons* entre les années vingt et les années cinquante ou soixante.

Autre divergence, si le manuscrit des années cinquante remonte plus haut dans le récit, en évoquant la jeunesse de M^{me} de Bricoule et le « goût passionné pour les aventures de cœur » qu’elle en avait conservé, la boîte 9 va plus loin avec sa page 4 si mal rattachée à la courbe page 3.

L’hiatus, en fait, sera comblé avec dix pages de la boîte 10, les folios 7 à 16 de la liasse « Montherlant Les Garçons Brouillons 50 f », qui s’accordent assez naturellement avec les folios 19 à 21 de la même liasse, tout en nous ramenant aux folios 68-72 de la boîte 9. Nous en retiendrons les trois premières pages qu’on trouvera avec les figures 13 à 15.

Le tout fut écrit avec un soin révélateur. On lit d’ailleurs en haut de la page 1 les instructions « 3 ex inter. 2 », mais aussi « III, p. 38 », qui répond au « ch. III 30 » du folio 17 cité plus haut tout en rétablissant le texte dans sa juste chronologie. Seule la page 3 détonne, dont l’écriture prouve, et plus encore le support¹⁷ (sans oublier l’échange de la page 2 entre la mère et le fils : « – Et le petit coureur, / – Quel petit coureur¹⁸ ? »), qu’elle fut « repiquée » du dossier de 1929. Il n’est pas jusqu’à la page 4 qui ne reparte des mots barrés sur la page 3 : « ~~Dans ce même temps~~¹⁹ », le tout se retrouvant avec des fortunes diverses dans les versions de 1969 et de 1973. Barrès, par exemple, qui n’intervient pas en 1969²⁰, alors qu’en 1973 Alban va jusqu’à prendre son livre « pour lire la phrase²¹ » qui a fait rire sa mère.

Pour être vraiment complet, il nous faut revenir un instant sur le « manuscrit de 1947²² ». On n’y trouve plus, même si ce n’est que provisoirement, M^{me} de Bricoule, ce qu’avait été sa jeunesse, son « goût passionné pour les aventures de cœur », le plaisir qu’elle prend à taquiner son fils sur ses amourettes²³, mais on y retrouve Robert M... et Roger D..., ou la demoiselle de vingt-deux ans qu’on a entrevue dans le manuscrit de 1929, et on y découvre de nouveaux traits, comme l’habitude qu’avait prise Alban,

et à quoi il renonce enfin, de mêler au texte de ses carnets intimes des phrases empruntées à *Werther* ou ailleurs²⁴.

Montherlant s’ébroue parmi ses manuscrits avec une rare aisance. Il multiplie les retouches, tout en ajoutant çà et là de brèves notations qui lui servent d’aide-mémoire pour les versions à venir (« Savoir – vouloir – oser – se taire », « arrivée Serge », « les actrices », « Nory », « Chantocé »), mais il peut aussi modifier l’économie générale de son roman, en inversant par exemple l’ordre des séquences à l’intérieur d’un chapitre, parfois même en supprimant un chapitre, quitte à l’éditer à part, comme il fit en 1948 avec *Serge Sandrier*.

Ces remaniements se poursuivent jusqu’à la rédaction finale, en 1969. On pense à la scène où mère et fils lisent ensemble *Quo Vadis*²⁵, ou à la référence à Coriolan, « élevé par des femmes » comme Alban par sa mère, sa grand-mère et ses gouvernantes²⁶. On pense aussi à l’évocation inattendue de M^{me} de Coantré dans cette page où le romancier dit que « M^{me} de Bricoule adorait de picoter son fils sur ses amourettes ». Sur le folio 68 de la boîte 9 (fig. 11), on a lu : « Il suffisait qu’il prononçait tel nom deux ou trois fois, elle avait compris. Il y avait eu “les filles”, suivies

17. Il s’agit en l’occurrence du genre de formulaire décrit dans la note 13.

18. Un échange qui nous fait même remonter aux hésitations du manuscrit « Olivieri-St Expédit ».

19. Chantocé, dont le nom fut ajouté dans la marge de la p. 3, sera plus loin dans le texte l’occasion d’un long développement.

20. On aurait dû l’y trouver à la p. 54.

21. Voir *Romans II*, op. cit., p. 483.

22. Il compte près de cent feuillets et se trouve dans la boîte 10 sous une chemise intitulée « Montherlant / Les Garçons / Manuscrit de 1947 et 1965-1967 / f 1-97 / Avant-propos, Chapitres I-IV », où les mentions « de 1947 et 1965-1967 » et « Avant-propos » ont été ajoutées au crayon.

23. Voir les pages 45 et s. de la version de 1969 et les pages 473 et s. de la version de 1973 dans *Romans II*, op. cit.

24. Ces traits se retrouveront plus ou moins, sans Robert ni Roger, aux pages 44 et 45 de la version censurée de 1969 et plus fidèlement, avec Robert et Roger, en 1973 (voir *Romans II*, op. cit., p. 472-473).

25. La scène se trouve à la p. 43 de la version de 1969 et aux pages 471-472 dans *Romans II*. Elle aussi est un souvenir fidèle d’une réalité dont on trouvera l’écho dans un article daté de novembre 1957 que Montherlant publia dans *Les Nouvelles littéraires* du 8 mars 1962 : « Un roman décrié : “Quo Vadis” ». Le roman de Sienkiewicz joue dans la vie de Bricoule le rôle qu’il a joué dans celle de Montherlant, on l’a vu avec le folio 72 de la boîte 9 et le folio 8 de la liasse « Montherlant Les Garçons Brouillons 50 f » de la boîte 10.

26. Voir p. 45 dans l’édition de 1969 et p. 473-474 dans *Romans II*.

de Robert M... et de Roger D... ». Le manuscrit de 1947 dissocie Robert et Roger, qu'on retrouve ensemble, au début des années cinquante, sur le folio 19 de la boîte 10 (fig. 12), là où surgissent les actrices. En 1969, c'est le statu quo, mais en 1973, ô surprise, on a, entre les Robert-Roger et les actrices, une nouvelle interpolation :

Quand on en fut au Roger, M^{me} de Bricoule dit un mot de ces inclinations à sa mère : elle était tellement pour-femmes, dans ce temps-là, qu'elle aurait voulu, semble-t-il, que son fils fût père à treize ans ; mais la vieille dame était fanatique de Lord Byron, et la vie de Byron, fertile en amitiés amoureuses pour de jeunes garçons, situait à ses yeux ces amours sur le plan innocent, poétique, et presque sublime : il ne fallait attendre d'elle aucune aide si on en venait à devoir combattre le Monstre²⁷.

Étonnante résurrection en 1973 de cette grand-mère que nous aurions volontiers suivie à la trace dans les manuscrits des *Garçons* si notre propos n'avait été plus strictement le « passé amoureux d'Alban de Bricoule jusqu'à l'âge de quinze ans et demi²⁸ ».

27. *Romans II*, *op. cit.*, p. 474-475. Dès 1969 cependant, on lisait à propos des tocodes de M^{me} de Bricoule que « sa vieille mère et Alban enfant assistaient aux moments de ses aventures, qui ne quittaient jamais le cœur » (p. 46 dans l'édition de 1969). Et pour qui ferait le lien avec la vie de Montherlant, on lit chez Faure-Biguet que Byron a beaucoup compté pour sa grand-mère (voir *Les Enfances de Montherlant*, *op. cit.*, p. 11-12).
28. On a repris les mots de Montherlant (p. 42 dans l'édition de 1969 et p. 468 dans *Romans II* pour l'édition de 1973).

DE QUELQUES RATURES

À la question que les Treize se posaient et lui posaient dans *L'Intransigeant* du 22 mai 1933 : « Doit-on remanier ses ouvrages ? », Montherlant répondit que « pour un écrivain digne de ce nom il n'y a d'éditions dites "définitives" que celles qu'il publie à l'âge du pied dans la tombe », que « les autres donnent toujours lieu à des corrections », du moins « en ce qui regarde le style », où « il y a toujours à reprendre, toujours à faire plus *simple*, plus *concis* et plus *fort* », et il terminait par une image assez inattendue : « Une œuvre littéraire est comme une auto, il faut qu'elle soit révisée tous les *x* ans. »

S'il en était ainsi, à ses yeux, pour l'œuvre éditée : romans, essais, théâtre¹, il ne pouvait en être autrement pour l'œuvre en chantier – et à tous les stades de la création, des premiers jets aux épreuves d'imprimerie² en passant par les recopiations et les dactylogrammes. Les exemples ne manquent pas dans les pages que nous avons déchiffrées. Ils concernent aussi bien les versions revues : le repentir différé, que la page que l'écrivain est en train de composer : le remords instantané, et ils touchent à tous les registres.

À commencer par le simple choix des mots. Ayant écrit d'Alphonse XIII : « Alban avait alors huit ans, et ce roi en avait dix », Montherlant remplace illico « roi » par « prince », puis « prince » par « monarque », avant de se rabattre sur le « roi Alphonse XIII » en 1973 ; « une bible illustrée » devient presque tout de suite « une grande Bible illustrée » pour aboutir en 1969 à « une Bible à images » ; « au cœur d'Alban » devient « à ce cœur émotif », qui est moins banal ; « les bras et les genoux nus » de saint Expédit est remplacé par « les bras nus, les genoux nus avec des bas de football », à rapprocher du mot qu'on lira dans *Paysage des "Olympiques"* sur le Jésus criophore du Latran : un « dieu aux genoux lisses » qui porte « des bas de football, ou peu s'en faut³ » ; « une neuvaine à ce soldat romain » devient « une neuvaine à ce saint », qui est plus approprié ; il n'est pas jusqu'au nom du domestique qui ne change, Émile prenant la place d'Auguste sans qu'on sache d'ailleurs pourquoi, et la conservant jusqu'en 1973.

Ailleurs, c'est l'âge d'Alban qui sera modifié : Bricoule, qui a d'abord treize ans au printemps 1909, n'en a bientôt plus que douze⁴, comme si l'auteur, qui a continûment soutenu qu'il était né en 1896 plutôt qu'en 1895, avait voulu rajeunir son double quand il trace son parcours amoureux. La « rature », en pareil cas, a même d'étranges résonances : en 1973, on lira : « Aux grandes vacances de 1910 (quatorze ans et trois mois), brusque maturation, de l'esprit et du corps⁵ », qui correspond très exactement à l'âge du Montherlant né en avril 1896.

Pour mieux équilibrer une phrase, « Alban [...] avait fini par tirer lui-même quelque vanité d'avoir pour ami un jeune garçon si flatteur » remplacera « Alban [...] avait fini par tirer quelque vanité lui-même d'avoir [été] distingué par un garçon si flatteur », et pour clore un chapitre sur un ton faussement lyrique, « L'enfance a ses revanches secrètes » sera remplacé par « Ô enfance ! vos revanches secrètes ! », qui rappelle le cri de 1924 : « Ô démons de l'enfance ! » dans le *Chant funèbre pour les morts de Verdun*⁶.

« Je ne suis pas l'homme des pages données toutes chaudes, disait Montherlant dans une lettre de 1938 à Roger Secrétain, je suis l'homme des pages écrites toutes chaudes, mais données après les avoir laissé refroidir pendant des années, et les avoir retravaillées de sang-froid⁷. » Les avatars manuscrits des *Garçons* nous l'ont montré à suffisance.

1. Pas de plus bel exemple, quand il s'agit du théâtre, que celui de *La Guerre civile* : entre l'édition originale parue chez Henri Lefebvre fin 1964 et l'édition courante parue chez Gallimard début 1965, il y eut bien des « corrections », et pas seulement de détail.

2. Dans un ordre similaire, on lira dans le *Carnet XXXII* : « Les traits ajoutés sur épreuves (d'imprimerie) sont ceux auxquels l'auteur tient le plus » (voir Henry de Montherlant, *Essais*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1963, p. 1216).

3. *Paysage des "Olympiques"*, Paris, Grasset, 1940, p. 44.

4. Ce qui, *a posteriori*, entraîne la substitution de « onze » à « douze » plus haut dans le texte.

5. *Romans II*, *op. cit.*, p. 472.

6. Voir p. 208 dans les *Essais* de la Bibliothèque de la Pléiade, *op. cit.*

7. La lettre figure à la p. 81 du n° 58, paru en juin 2009, de *L'Atelier du roman*, consacré pour une large part à Montherlant.

[1] La première personne par qui Alban de Bricoule connut l'amour fut Alphonse XIII. Alban avait alors huit ans, et ce roi prince monarque en avait dix, du moins sur la carte postale qu'Alban avait mise dans un cadre sur sa table de nuit ; car cela ne se passa que sur photographies. Alban fut ensuite amoureux de Louis XVII, d'après son portrait par Reynolds. Ah, s'il eût été [illis.] eu ses entrées au Temple, comme il aurait consolé le petit prince ! Alban emmenait parfois Louis XVII au Bois l'emmenait parfois au Bois à la promenade (en imagination) ; il eut [sic] voulu qu'il jaillit [sic] des fourrés un chien enragé, pour pouvoir se jeter <par> devant Louis XVII, et être mordu à sa place.

On eût pu croire que décidément il s'en tiendrait aux têtes couronnées, quand tout soudain il bascula, et descendit au ruisseau. Il aima une jeune zingarella, qu'on voyait dans un album d'images. Elle portait une cruche sur l'épaule, et on voyait son aisselle, avec la naissance de ses seins.

Tout est classique dans cette histoire : c'est l'inévitable cousine dont ensuite il s'éprit, petite fille de son âge. Après un goûter d'enfants, où une trentaine d'enfants étaient venus à la maison, toute la maisonnée (parents et grands-parents d'Alban ; plus deux oncles qui vivaient avec eux,

Fig. 1 : Folio 138 de la liasse « Chapitre II-IV » dans le « Manuscrit de 1929 ». Fonds Montherlant. Boîte 9. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

[2] plus les domestiques, qu'on fit voter <eux> aussi, soit quatorze personnes, sept maîtres et sept domestiques) vota pour élire la plus-jolie-j [illis.] plus jolie petite fille parmi celles qui étaient venues. Ce fut une autre que Danousia qui eut vint en tête, mais Alban tripatouilla si bien les bulletins que c'est Danousia qui fut élue.

Alban avait maintenant dix ans. Sa nouvelle flamme tomba sur le fils d'Agar, représenté tout nu, étendu sur le sable, dévoré par la soif, dans une <grande> Bible illustrée. Souvent, après dîner, Alban feuilletait la Bible dans la chambre de ses parents. Son trouble était si grand, à mesure qu'il voyait aux images qu'on approchait de celle où était représenté le jeune garçon que M^{me} de Bricoule s'en aperçut. Arrivé au point où tourner la page le mettait devant l'image le fils d'Agar, Alban sentant qu'il allait perdre contenance, tourna deux pages à la fois. M^{me} de Bricoule <vite> comprit, ne dit rien ; mais la fois suivante qu'Alban ouvrit la Bible, il vit que quelqu'un avait dessiné au fils d'Agar un petit caleçon, au crayon.

Le cours de catéchisme fut fatal au cœur d'Alban à ce cœur émotif. Comme on n'interrogeait jamais cette petite fille – c'était toujours

Fig. 2 : Folio 139 de la liasse « Chapitre II-IV » dans le « Manuscrit de 1929 ». Fonds Montherlant. Boîte 9. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

3

Yvonne Citerne qu'on interrogeait, peut-être par elle
avait une robe violette. — Alban ne sut jamais son nom.
Elle fut « la fille ». Sur un carnet, il notait et décrivait ses chapeaux,
ses robes, ses gants, ^{il faisait d'eux de petits croquis.} Quand le cours était fini, il traînait, attendant
d'elle au banc afin de se trouver à côté d'elle au moment où elle
« reviendrait ». Il n'y avait de la grande-mère d'Alban, Mme
de Coantré, furent au courant de « la fille », et s'en amusèrent
beaucoup.

Mais quand M. Alexis, professeur du lycée, vint donner
les leçons de latin au petit garçon, pour le préparer à la rentrée
prochaine, où pour la première fois il irait au collège, « la fille »
trembla et s'évanouit comme une faible fumée aux premiers
cliquetis des armes et des tubae retentissant hors du De Viris.
Ce ne fut pas long : Alban, illico, eut le coup de foudre pour
St Expédit. St Expédit, qui fut un jeune officier romain, était
représenté tel dans une petite statuette qu'avait Alban dans la
chapelle de sa chambre : <[illis]>, imberbe, le cou dégagé,
<se trouve> les bras et les genoux nus, <les genoux nus avec des
bas de football>. Il faut dire qu'Alban, parmi ses prénoms, [illis.]
avait celui d'Expéditus, parce que St Expédit est réputé expédier
promptement les couches des jeunes dames, telle est la religion
des gens du monde et que c'était après une neuvaine à ce soldat romain
<saint> que Mme de Bricoule avait eu son fils. Telle est la religion
des gens du monde. Retenons-en qu'Alban était né par la bonne
grâce d'un soldat romain.

[3] Yvonne Citerne qu'on interrogeait, peut-être parce qu'elle
avait une robe violette, — Alban ne sut jamais son nom. Elle fut
« la fille ». Sur un carnet, il notait et décrivait ses chapeaux, ses
robes, ses gants, <faisant d'eux de petits croquis>. Quand le cours
était fini, il traînait, restait seul à son banc afin de se trouver à côté
d'elle au moment où elle « reviendrait ». Mme de Bricoule, et la
grand-mère d'Alban, Mme de Coantré, furent au courant de « la
fille », et s'en amusèrent beaucoup.

Mais quand M. Alexis, professeur du Lycée, vint donner des
leçons de latin au petit garçon, pour le préparer à la rentrée
prochaine, où pour la première fois il irait au collège, « la fille »
trembla et s'évanouit comme une faible fumée aux premiers
cliquetis des armes et des tubae retentissant hors du De Viris.
Ce ne fut pas long : Alban, illico, eut le coup de foudre pour
St Expédit. St Expédit, qui fut un jeune officier romain, était
représenté tel dans une petite statuette qu'avait Alban dans la
chapelle de sa chambre : <[illis]>, imberbe, le cou dégagé,
<se trouve> les bras et les genoux nus, <les genoux nus avec des
bas de football>. Il faut dire qu'Alban, parmi ses prénoms, [illis.]
avait celui d'Expéditus, parce que St Expédit est réputé expédier
promptement les couches des jeunes dames, telle est la religion
des gens du monde et que c'était après une neuvaine à ce soldat romain
<saint> que Mme de Bricoule avait eu son fils. Telle est la religion
des gens du monde. Retenons-en qu'Alban était né par la bonne
grâce d'un soldat romain.

Fig. 3 : Folio 140 de la liasse « Chapitre II-IV » dans le « Manuscrit
de 1929 ». Fonds Montherlant. Boîte 9. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

[4] Que d'amours ! Abrégeons. Alban, entrant au lycée, n'a rien
de plus pressé que de tomber amoureux d'un de ses camarades :
il est fou si ce petit lui tend la main ; d'ailleurs ils ne se parlent
jamais, Alban sidéré de timidité et d'admiration. — Vacances
<1908>. Une grande jeune fille de vingt-deux ans, fille d'une amie
de sa mère, l'emmène dans sa chambre, lui met de l'odeur sur la
tête, et l'embrasse sur la bouche. Alban épouvanté ne sait où se
fourrer ; il n'a jamais aimé que des êtres de sa taille, ou plus petits
que lui ; il la trouve tellement grande ! Mais il garde les fleurs
qu'elle lui a données, un sachet, etc.*

Il a dix onze ans. Il a honte que le premier baiser qu'il ait
donné (car enfin, sa bouche, au dépourvu), lui ait été arraché par
une femme. Si c'était un garçon qui l'avait embrassé le premier,
il n'aurait pas honte. Il voudrait embrasser quelqu'un, le premier.
Mais à la pension Maucornet (il n'est plus au Lycée), les garçons
sont tous affreux : aucun qu'on ait envie d'embrasser. Il attend
qu'une petite fille tombe dans sa vie, mais ne fait rien pour hâter
l'occasion.

Printemps 1909 ; il accomplit ses treize <douze> ans. Alors,
enfin ! brusquement, la sensualité éclate dans sa vie. Ah, ce n'est
pas trop tôt ! Si nous étions sur les bords de la Méditerranée, il y a
six, sept ans qu'il déjà qu'il saurait ce qu'est le plaisir.

(*) En marge : « À cette époque, sa devise dont il entourait un signe à préten-
tions ésotériques, était Savoir — vouloir — oser — se taire. Le 3^e de ces verbes
était celui qu'il pratiquait le moins », qu'on trouvera plus loin dans le texte dès
1947 et jusqu'en 1973 (voir la p. 473 dans *Romans II*, op. cit.).

4.

Que d'amours ! Abrégeons. Alban, entrant au lycée, n'a rien de
plus pressé que de tomber amoureux d'un de ses camarades ; il est fou
si ce petit lui tend la main ; d'ailleurs ils ne se parlent jamais, Alban
sidéré de timidité et d'admiration. — Vacances 1908. Une grande
jeune fille de vingt-deux ans, fille d'une amie de sa mère, l'emmène
dans sa chambre, lui met de l'odeur sur la tête, et l'embrasse sur la
bouche. Alban épouvanté ne sait où se fourrer ; il n'a jamais aimé
que des êtres de sa taille, ou plus petits que lui ; il la trouve
tellement grande ! Mais il garde les fleurs qu'elle lui a données, un sachet, etc. ...

Il a onze ans. Il a honte que le premier baiser qu'il ait
donné (car enfin, sa bouche, au dépourvu), lui ait été arraché par une
femme. Si c'était un garçon qui l'avait embrassé le premier,
il n'aurait pas honte. Il voudrait embrasser quelqu'un, le premier.
Mais à la pension Maucornet (il n'est plus au lycée), les garçons
sont tous affreux : aucun qu'on ait envie d'embrasser. Il attend
qu'une petite fille tombe dans sa vie, mais ne fait rien pour
hâter l'occasion.

Printemps 1909 ; il accomplit ses treize ans. Alors,
enfin ! brusquement, la sensualité éclate dans sa vie. Ah, ce n'est
pas trop tôt ! Si nous étions sur les bords de la Méditerranée, il y a
six, sept ans qu'il déjà qu'il saurait ce qu'est le plaisir.

Fig. 4 : Folio 141 de la liasse « Chapitre II-IV » dans le « Manuscrit de 1929 ». Fonds Montherlant. Boîte 9. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

Fig. 5 : Folio 142 de la liasse «Chapitre II-IV» dans le «Manuscrit de 1929». Fonds Montherlant. Boîte 9. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

[6] elle [sic] ne lui fait pas très envie ; elle est trop grêle. Mais il faut qu'il l'embrasse, il le faut, toute sa vie ne sera apaisée que quand il l'aura fait. Aucun des efforts de volonté faits plus tard dans sa vie ne lui coûte plus que la façon dont il l'empoigne. Le 3^e jour, à St Trophime, pendant qu'elle regarde, il se recule d'un pas derrière elle, se recommande à Dieu, <compte jusqu'à 20>, et l'embrasse dans le cou. Elle meurt de rire, se retourne, l'embrasse, lui donne son cou, ses bras à baiser, et pour la première fois lui dit tu, dans cette [illis:] belle parole : «Faut-il que tu sois être godiche ! Tu as perdu trois jours.» Les jours suivants renouvelèrent leurs caresses, mais sans dépasser la chasteté.

<L'année scolaire> Les deux années scolaires suivantes se traînèrent morne, à Paris. Les camarades d'école étaient toujours affreux et Alban n'y prenait plus garde. <À l'école, aucune «amitiés particulières» : néant.> Mais durant les deux grandes vacances, de 1910 et 1911, où Alban avait été déniaisé, avait «toré» des taurillons, etc., il connut et retrouva une petite Espagnole, à St Sébastien. Baisers et toutes les caresses : déjà une <vraie> amourette de jeunes gens. Toutefois, pas de geste vraiment osé : pudeur de Lidar, et timidité d'Alban, qui a pourtant 15 ans*.

(*) La note marginale «à revoir chronologie» va de pair avec le calendrier inséré à mi-page : «Été 1910 – il toré / Été 1911 rien / Été 1912 mort Père rien». Celle du coin inférieur droit : «arrivée Serge», annonce la suite.

[5] À Lourdes, où sa grand'mère l'emmène pendant les vacances, tandis que, contre la balustrade, il regarde passer les processions, à quoi il songe, c'est à se faufiler derrière quelque petite fille et, à la faveur*, à se presser contre elle, à lui toucher le bras. Les petits garçons, il n'y fait plus attention : c'est une époque finie. Les vraies jeunes filles, en jupes longues, lui font toujours peur. Tout ce Lourdes d'Août reste dans son souvenir étouffant de sensualité. Mais M^{me} de Coantré, fort collet monté, n'a qu'une idée, qui est de n'entrer en relation avec personne, encore moins avec ces foules de Lourdes, dont le niveau social lui paraît abject. Après avoir vu pour la première fois une course de taureaux à Bayonne, où Alban, ivre d'enthousiasme**, s'enivre aussi des petites Espagnoles venues de St Sébastien, on va vers Arles, où on s'arrêtera une semaine chez des amis. Alban s'exaspère : ces vacances se passeront sans actes ; et dans son imagination, maintenant, l'amour ne se fait que dans l'insouciance, le soleil, le midi. Les amis ont une petite fille : 13 ans. Elle est maigrichonne, pas jolie, mais vive, une petite chèvre méridionale. Deux <Trois> jours Alban se promène avec elle, dans le supplice de lutter contre sa timidité. Au fond, elle

(*) On attendait un complément, qui n'est pas.

(**) L'ajout marginal : «Il voit course de taureaux it-torée» est manifestement plus tardif.

Fig. 6 : Folio 143 de la liasse «Chapitre II-IV» dans le «Manuscrit de 1929». Fonds Montherlant. Boîte 9. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

[1] À l'exception peut-être de d'Alphonse XIII et de S^t Expédit, M^{me} de B [ricoule] avait été vite au courant de chacune des amours de son fils. Ce n'était pas C'était <là> chose facile ; il se trahissait si bien ! D'abord, à peine avait-il été frappé par quelqu'un <une personne>, il ne pouvait s'empêcher de parler d'elle avec insistance ; en même temps que, le premier il parlait d'elle, il rougissait et perdait (alors qu'il eut [sic] suffi qu'il se tût pour que sa mère en ignorât l'existence), il rougissait et perdait contenance, à la grande joie de M^{me} de B. Par là, elle le tenait. Si S'il avait été désobéissant et qu'elle le grondât [sic], elle lui disait : « Attention, je vais te montrer le loup-garou. » Enfin Et lui Et lui enfin il ne savait où se fourrer. Plus tard, il se servit Quand il fut plus âgé, elle se servait plus cruellement de cette connaissance de ses faiblesses, trouvant toujours l'occasion pour glisser, quand elle avait à se plaindre de lui, <des phrases perfides> : « Sandrier est gentil, – mais pourquoi marche-t-il les pieds en dedans ? etc. »

Les histoires avec les filles n'avaient fait que l'amuser. Quand, grand garçon de quinze ans, et après plusieurs années où elle n'avait eu connaissance que de son [illis.] <penchant> pour des demoiselles, au point de lui faire croire que les l'incertitude émotionnelle de son enfance était bien une époque passée, elle le vit com-

Fig. 7 : Folio 53 des "Brouillons Ville".
Fonds Montherlant. Boîte 9. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

[3] landette, <etc...>, Alban, se sentant humilié de n'avoir personne d'actuel de qui parler, et que sa mère dût croire que pendant dix mois <par an> il avait une vie qui n'était pas intéressante – ce qui était en effet, – avait inventé de toutes pièces un petit Italien, « Guido Olivieri », élève à l'école, et avec qui il était censé être du dernier bien. Tout le côté exotique et romanesque qui, plus tard, devait le séduire en Sandrier, il en avait affublé ce mythe : Olivieri était Florentin, il avait vécu en Sicile, etc... Et bientôt, se prenant à son jeu, Alban, tout fier de que sa mère crut qu'il nageait dans les délices, avait fini par tirer lui-même quelque vanité d'avoir [été] distingué par un <pour ami un jeune> garçon si flatteur. Mais, en même temps, la façon dont il parlait de lui était, et pour cause ce <fantôme était, on le comprend,> bien différente de celle éloignée de ses troubles quand il parlait de ses bégueins réels ; il ne balbutiait pas, ne rougissait pas. De sorte que M^{me} de Bricoule avait pensé tout naturellement que l'amitié particulière était quelque chose de beaucoup moins grave que même une amourette, et que sa confiance avait été endormie.

Fig. 9 : Folio 55 des "Brouillons Ville".
Fonds Montherlant. Boîte 9. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

[2] mencer à parler du «petit equeur <Olivieri>» [(ainsi d'abord avait-il parlé de Sandrier, prétendant qu'il courait à la perfection, ce qui était pure invention, mais il s'agissait de lui trouver une supériorité)], Mme de Bricoule fut ennuyée. On pourrait croire que c'est parce qu'elle le jugeait <voyait se remettre> sur une pente qui un jour pourrait devenir dangereuse. Non pas. C'est que les histoi amourettes pour des eam garçons étaient pour elle terre inconnue. Autant Autant, par son expérience propre et par celle <l>expérience propre <de sa jeunesse et celle> de ses amies, elle était à l'aise dans les histoires de garçons et de petites jeunes filles, autant dans les histoires entre camarades elle allait à tâtons, et par conséquent se sentait beaucoup moins armée contre son fils.

Mais le lecteur m on m'arrête. Qu'est-ce que ce «petit Olivieri»? Il n'en a pas été question. Eh bien, le petit Olivieri était une pure invention d'Alban. On l'a dit, les deux années qui précédèrent l'arrivée de Sandrier chez M. Maucornet, il n'y avait eu aucune aventure dans la vie d'Alban, hormis celles avec des petites filles pendant les vacances. Durant toute l'année scolaire, entendant sa mère <toujours> parler de ses anciens flirts, Albert de Bricoule, Pierre de Chantocé, Christian de La-

Fig. 8 : Folio 54 des "Brouillons Ville".
Fonds Montherlant. Boîte 9. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

[4] Nous ne disons pas tout. En créant le mythe Olivieri, Alban jouissait de mettre sa mère sur une fausse piste, où il la voyait s'enfermer. Le jour où Mme de Bricoule fit une terrible scène <violente> à son fils, coupable d'avoir dit depuis des qu'il mettait de l'argent de côté pour s'acheter un vélo, alors qu'il le dépensait à mesure, et d'avoir soutenu ce mensonge durant des mois et, au comble de la colère, s'écria : «Crois-tu que je ne suis pas au courant de ce que tu fais avec Olivieri? Je sais tout. J'ai ma police, moi aussi...», Alban, comme on dit, but du lait. Sans doute, il avait menti. Mais sa mère ne mentait-elle pas en disant «savoir tout» d'histoires qui n'avaient pas même, et pour cause, <un semblant de réalité>? Il l'écoutait, les yeux baissés, sans rien nier, avec un air coupable. L'enfance a ses O enfance! <vos> revanches secrètes!

Fig. 10 : Folio 56 des "Brouillons Ville".
Fonds Montherlant. Boîte 9. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

Caput III p. 30

1.

19

ETS A RECEVOIR au Mois d

NEGOCIE OU ENCAISSE	MONTANT DES EFFETS	ECHÉANCES	DEBTS	DOMICILE	SOUSCRIPTIONS	N° D'ORDRE	STREE Dates

Alban, il s. adorait de ~~picoter~~ picoter son fils sur ses amourettes. Il suffisait qu'il prononçait [sic] deux ou trois fois un nom, elle avait compris. « Les filles », et successivement Robert M... et Roger D... avaient été la source d'allusions. Avant Roger D..., Alban avait moins de 14 ans, il se contentait d'eneaisser de dissimuler, d'encaisser ou de mentir : fuyante défense, <triste défense>, mais seule défense possible des <qu'aient les> pauvres enfants. À 14 ans les griffes lui poussèrent et c'est lui qui, à l'occasion, se prit à manœuvrer sa mère. Voici comment cela commença.

Pour une de ces raisons mystérieuses et propres aux parents, à cette époque Alban avait un vélo mais n'avait pas le droit de s'en servir. Un jour il l'enfourche et va à l'école avec. Il est en classe quand il voit <, par la fenêtre,> Auguste (le domestique) qui vient chercher le vélo. Au retour, drame avec sa mère. « D'ailleurs, je sais tout, et en particulier suis au courant de toute l'affaire du printemps. »

Épisode important. Pour la première fois de sa vie, Alban surprend sa mère à mentir. Car il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'« affaire du printemps ». Il y a quelques mois, en avril, poussé par on ne sait quelle folie, Alban avait laissé entendre qu'il avait passé une après-midi à Luna Park avec Roger D...

Fig. 11 : Folio 68 des "Brouillons Ville". Fonds Montherlant.
Boîte 9. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

Caput III p. 30

[1] M^{me} de B. adorait de ~~picoter~~ picoter son fils sur ses amourettes. Il suffisait qu'il prononçait [sic] deux ou trois fois un nom, elle avait compris. « Les filles », et successivement Robert M... et Roger D... avaient été la source d'allusions. Avant Roger D..., Alban avait moins de 14 ans, il se contentait d'eneaisser de dissimuler, d'encaisser ou de mentir : fuyante défense, <triste défense>, mais seule défense possible des <qu'aient les> pauvres enfants. À 14 ans les griffes lui poussèrent et c'est lui qui, à l'occasion, se prit à manœuvrer sa mère. Voici comment cela commença*.

Pour une de ces raisons mystérieuses et propres aux parents, à cette époque Alban avait un vélo mais n'avait pas le droit de s'en servir. Un jour il l'enfourche et va à l'école avec. Il est en classe quand il voit <, par la fenêtre,> Auguste (le domestique) qui vient chercher le vélo. Au retour, drame avec sa mère. « D'ailleurs, je sais tout, et en particulier suis au courant de toute l'affaire du printemps. »

Épisode important. Pour la première fois de sa vie, Alban surprend sa mère à mentir. Car il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'« affaire du printemps ». Il y a quelques mois, en avril, poussé par on ne sait quelle folie, Alban avait laissé entendre qu'il avait passé une après-midi à Luna Park avec Roger D...

* Dans la marge, une chronologie hésitante : « [illicite] été 1912 dernier trimestre 1912 ».

[2] et là que peut-être, dans ~~la rivière~~ <le Scenic Railway>. Il n'avait pas nié quand sa mère lui avait dit : « Tu l'as embrassé ? » Or, tout cela n'existait avait aucune réalité. Ni Luna Park ni, hélas, baisers. Il n'y avait là que gloriole, goût de mentir et plaisir d'envoyer sa mère sur une fausse piste.

Le « je sa Le choc avec sa mère détermina en Alban [*illis*] ~~deux trois~~ <plusieurs> mouvements. Le premier fut une excitation. Il disait à haute voix dans sa chambre : « Que je suis heureux ! La seule chose que je n'avais pas, l'opposition de maman, je l'ai. Ah ! vous voulez une lutte ouverte ! J'accepte. Vous me gênez, vous êtes un caillou sur mon chemin. Il ne me reste qu'à briser votre résistance, puisque vous avez la présomption de vous attaquer à moi. Vous m'auriez laissé tranquille, j'en aurais fait de même avec vous. Vous m'attaquez, parfait. La partie va être belle si vous êtes capable d'être à la hauteur. » (~~tout cela style typique de 14 ans~~)

<Il était tellement excité que la phrase suivante et finale était « Peut-on avoir davantage 14 ans ? » >

Le second mouvement était d'avoir ~~une raison pour se moquer~~ trouvé le défaut de la cuirasse de sa mère. Elle disait qu'elle « savait tout », quand elle ne savait rien, parce qu'il n'y [3] avait rien à savoir. Il ~~y avait~~ <paraissait> à cette époque un magazine très en vogue, intitulé Je sais tout. Alban baptisa sa mère : Maman-je-sais-tout.

Cela se termina par [*illis*] trois résolutions : 1. se méfier de maman. 2 tâcher, par sa bonne conduite, de l'apaiser afin de reprendre plus tard ses coudées franches. 3 aimer Roger D... plus encore qu'avant, puisqu'on paraissait vouloir le lui défendre.

En Octobre arrive Serge Sandrier, et Roger D. ne rentre pas à l'école.

Serge. Hiératique et gouape. Charmant, violent et per-*

[4] Mais d'ailleurs, ~~je ne te erois pas~~ <est-ce vrai ? > Tu crois t'en tirer comme ça. Si ~~tu t'imagines que ça me serait~~ <je voulais,> ça ne me serait <pourtant pas> difficile <de vérifier> s'il est ou non à l'école.

M^{me} de Bricoule « savait tout » d'une affaire qui n'avait jamais existé. Et elle était convaincue ~~que~~ [*illis*] qu'était encore à l'école un garçon qui n'y était plus. ~~Alban commençait de percer le génie féminin~~. Il y avait dans ce temps-là en librairie un roman connu, dont le titre était Maman Petitdoigt. M^{me} de Bricoule, pour son fils, cessa d'être Maman-je-sais-tout ; il la baptisa Maman-doigt-dans-l'œil.

N'importe, il se surveillait durement, touchant Serge. Les autres avaient été des amourettes. Avec Serge il y avait quelque chose de fol, et...** et d'un peu douloureux, qui était bien sinon de l'amour, du moins son pressentiment. Il tint trois semaines, et, après 3 semaines, il céda, se lâcha, inventa qu'il y avait un des nouveaux qui « courait admirablement ». Cela n'avait rien à voir [5] avec Serge, qui courait au contraire très mal : de derrière, ses jambes fichaient le camp dans tous les sens. Mais Quo Vadis reparaissait : les esthètes Néron, Pétrone...

Encore 8 jours, et M^{me} de Bricoule

– Et le petit coureur.

– Quel petit coureur ?

– Celui qui court si bien, voyons. Ah ! il mais il a peut-être déjà quitté l'école, lui aussi.

~~C'en était~~ Ce fut tout, mais assez. Alban, pourpre, avait plongé le nez dans son assiette. M^{me} de Bricoule avait découvert le petit carré de chair à vif, où elle pourrait, à chaque fois qu'elle le voudrait, le piquer.

*Ici, un large espace comblé par les indications suivantes : « Commencement de Chantocé : les [*illis*] de M^{me} de B. s'exaspèrent – afin de motiver la suite [*illis*] », sur lesquelles on reviendra.*

Cela recommença 8 jours plus tard.

* Les feuillets 2, 3 et 4 ne sont pas reproduits. Le feuillet 3, bien que d'un format plus petit que les autres, continue sans hiatus le feuillet 2. Il n'en va pas de même pour le feuillet 4.

** On verra plus loin (p. 208) comment ce vide fut comblé.

Fig. 12 : Folio 19 de la liasse «Les Garçons Brouillons 50 f». Fonds Montherlant. Boîte 10. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

Ch. III 30

[1] Madame de Bricouille adorait de picoter son fils sur ses amourettes. Il suffisait qu'il prononçât tel nom deux ou trois fois, elle avait compris. Il y avait eu « les filles », et ~~succesivement~~ suivies de Robert M... et <de> Roger D... Sans parler de tout un lot d'actrices, car le jeune homme, chaque fois qu'il allait au théâtre, en revenait amoureux, comme les <ces chats qui tombent amoureux chaque fois qu'on les sort de l'appartement>; il découpait dans les journaux et <magazines puis> collait dans un album les photos des personnes, et sa mère n'avait pas de peine à l'entreprendre <ensuite> sur M^{lle} Greuze, sur M^{lle} Nory, sur M^{lle} Ventura, sur M^{lle} Diéterle, sur M^{lle} de Bray. Avant ses quatorze ans, Alban se contentait de dissimuler, d'encaisser et de mentir de mentir, et d'encaisser : triste ~~défense~~ attitude mais seule défense attitude qui soit permise aux pauvres enfants. À quatorze ans les griffes lui poussèrent et c'est lui qui, à l'occasion, se prit à manœuvrer sa mère. Voici comment cela commença.

Pour une de ces raisons mystérieuses qui sont le propre des parents <du génie parental>, Alban avait un vélo mais n'avait pas le droit de s'en servir. Un jour il l'enfourche et va dessus à l'école. Il est en classe quand il voit, par la fenêtre, ~~Auguste~~ ^{Emile} (le domestique) qui vient chercher le vélo. Au retour, drame avec sa mère. « D'ailleurs je sais tout, et en particulier suis au courant de

[2] toute l'affaire du printemps. Vous n'étiez pas trois. Tu étais seul avec D... On vous a vus.»

Épisode remarquable. Pour la première fois de sa vie, Alban surprend sa mère à mentir. Car il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'«affaire du printemps». Ce qu'il y eut, c'est qu'en avril, poussé par on ne sait quelle folie, Alban laissa entendre à sa mère qu'il avait passé une après-midi à Luna Park avec Roger D..., et que peut-être, là, dans le « Scenic railway »... Il n'avait pas nié quand sa mère lui avait dit : « Tu l'as embrassé ? », mais avait prétendu qu'ils n'étaient pas seuls, qu'~~il y avait ils avaient avec eux un autre camarade~~ <un autre camarade les accompagnait>, le ce fameux troisième qui suffit pour <excuser> arranger tout. Or, il n'y avait pas la moindre réalité dans tout cela. Ni Luna Park ni, hélas ! baisers. Il n'y avait que gloriole, goût de mentir et amusement d'envoyer sa mère sur une fausse piste.

Ce ehoe <heur> avec ~~Mme de Bricoule~~ <sa mère> ~~détermina~~ déclencha en Alban deux mouvements. Le premier fut d'excitation agressive, et <qu'il exprima ainsi> ~~si vive qu'il dut~~ si vif qu'il la jeta <comme suit> sur un feuillet de bloc-notes : « Que je suis heureux ! La seule chose que je n'avais pas, l'opposition de maman, je l'ai. Ah ! vous voulez une lutte ouverte ! J'accepte. Vous [3] voulez me gêner, être un caillou sur mon chemin. Il ne me reste plus qu'à briser votre résistance, puisque vous avez la présomption de vous attaquer à moi. Vous m'auriez laissé tranquille, j'en aurais fait de même avec vous. Mais vous m'attaquez, je riposte. La partie va être belle si vous êtes capable d'être à la hauteur. »

La ligne suivante et finale était, entre parenthèses : « (Peut-on avoir davantage quatorze ans ?) »

Son second mouvement fut d'apprécier à sa valeur le fait d'avoir [~~illis.~~] <vu> sa mère en piètre posture. Elle mentait. Elle disait « Je sais tout », quand il n'y avait rien à savoir. Il paraissait à cette époque un magazine très en vue, intitulé Je sais tout. Alban baptisa sa mère : Maman-je-sais-tout.

Tout cela ~~se termina par~~ [~~illis.~~] <aboutit> à trois résolutions : 1. se méfier davantage de sa mère. 2. tâcher, par sa bonne conduite, de l'apaiser en attendant de reprendre ses coudées franches. 3 aimer Roger D... plus encore qu'avant, puisqu'on paraissait vouloir le lui défendre.

En Octobre arrive Serge Sandrier, et Roger D... ne rentre pas à l'école.

Serge. Hiératique et gouape. Charmant, violent et per-*

* Les feuillets 2 et 3 ne sont pas reproduits.

Fig. 13 : Folio 7 de la liasse « Les Garçons Brouillons 50 f. ». Fonds Montherlant. Boîte 10. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

[1] Peu après la rentrée, Maman-je-sais-tout avait recommencé d'asticoter son fils Alban.

- Et le chérubin ?
- Quel chérubin ?
- Eh bien, voyons, l'unique, l'irremplaçable la merveille des merveilles. Cet infâme petit Roger.
- Il n'est pas rentré à l'école.

– Comment ! <Quoi !> Et tu m'annonces ça tranquillement ! Mais d'ailleurs est-ce vrai ? Tu erois <tu dois mentir ; oui, tu mens. Tu crois> t'en tirer comme ça. Si je voulais, ça ne me serait pourtant pas difficile de vérifier.

M^{me} de Bricoule « savait tout » d'une affaire qui n'avait jamais existé. Et elle croyait qu'il dur comme fer qu'était encore à l'école un garçon qui n'y était plus. Il y avait en ce temps-là un roman connu, dont le titre était Maman Petitdoigt. M^{me} de Bricoule, pour son fils, cessa d'être Maman-je-sais-tout ; elle devint : Maman-doigt-dans-l'œil.

N'importe, il se surveillait durement, touchant Serge. Avec les autres ç'avait été des amourettes. Avec Serge il y avait quelque chose de fol, de grave, et d'un peu douloureux, qui était bien sinon de l'amour, du moins ses pressentiments. « Ce qu'il faut, c'est ne pas en parler <arriver à> ne pas en parler <de lui> une première

Fig. 14 : Folio 8 de la liasse « Les Garçons Brouillons 50 f ». Fonds Montherlant. Boîte 10. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

[2] fois. Car, tout de suite, elle aura ~~compris~~ <saisi.> » Il tint trois semaines, et après trois semaines mais ne put aller au-delà ; et il inventa qu'il y avait un des nouveaux qui « courait admirablement ». Serge, au contraire, courait très mal : de derrière, on voyait ses jambes ficher le camp dans tous les sens. Mais il y avait là une pointe de Quo Vadis quovadisme : les esthètes Néron, Pétrone...

Encore huit jours <Une semaine passa,> et Maman-doigt M^{me} de Bricoule :

- Et le petit coureur,
- Quel petit coureur ?
- Voyons, celui qui court si bien. Ah ! mais il a peut-être déjà quitté l'école, lui aussi.

Ce fut tout, mais assez. Alban, pourpre, avait piqué du nez dans son assiette. M^{me} de Bricoule avait découvert le nouveau petit carré de chair à vif, où elle pourrait, chaque fois que l'envie lui en viendrait, le piquer.

Elle ne s'en fit pas faute, quelques jours plus tard :

2

3

19
FETS A RECEVOIR au Mois d

NEGOCIE OU ENCAISSE	- alors, maintenant que le Roger est parti...
MONTANT DES EFFETS	- Ah! vous avez pris des renseignements. - Non, ^{mais} je te crois. - Vous avez la rage de revenir à ce sujet.
ECHÉANCES	- Ça met de l'animation. Donc, maintenant qu'il est parti, ça va [illis.] <reprandre> avec un autre.
CÉDANTS	Voyons, qui? Le coureur? - Je me fiche du coureur. - J'ai dit ce nom-là dit [illis.] le coureur comme un autre. C'est dommage qu'on ne fasse pas de photos de groupes à cette époque-ci de l'année. Si j'en avais vu un avec une figure gentille, je t'aurais monté une scie sur celui-là celui-là.
DOMICILE	Elle prit sur sa table de nuit les Amitiés françaises, de Barrès, et lut : « On voit que » Bossuet n'a jamais dormi avec un petit garçon dans sa chambre. » Elle se mit à rire : « Il a peut-être eu de mauvaises pensées, ce bon Barrès! »
SOUSCRIPTILS	Alban se tenait coi.
TITRE	

9

Fig. 15 : Folio 9 de la liasse « Les Garçons Brouillons 50 f ». Fonds Montherlant. Boîte 10. NAF 28165.

© BnF, avec l'aimable autorisation de Jean-Claude Barat

- [3] – Alors, maintenant que le Roger est parti...
- Ah! vous avez pris des renseignements <vérifié>.
- Non, <mais> je te crois.
- Vous avez la rage de revenir à ce sujet.
- Ça met de l'animation. Donc, maintenant qu'il est parti, ça va [illis.] <reprandre> avec un autre.
- Voyons, qui? Le coureur?
- Je me fiche du coureur.
- J'ai dit ce nom-là dit [illis.] le coureur comme un autre. C'est dommage qu'on ne fasse pas de photos de groupes à cette époque-ci de l'année. Si j'en avais vu un avec une figure gentille, je t'aurais monté une scie sur celui-là celui-là.
- Elle prit sur sa table de nuit les Amitiés françaises, de Barrès, et lut : « On voit que » Bossuet n'a jamais dormi avec un petit garçon dans sa chambre. » Elle se mit à rire : « Il a peut-être eu de mauvaises pensées, ce bon Barrès! »
- Alban se tenait coi*.
- Dans ce même temps
- Elle lui parle à cœur ouvert [illis.] Alors elle cherche à savoir davantage [illis.] danger et se referme. Alors elle s'exaspère [dans la marge : Chantoeé]

* Pour Maman Petitdoigt, Raimond l'a noté (voir Romans II, op. cit., p. 1443), Montherlant a commis un anachronisme, le roman de Francis Carco n'ayant paru qu'en 1920. Pour Barrès, le texte précis est : « On voit bien que l'éloquent Bossuet n'a jamais eu de petit garçon dans sa chambre à coucher pour écrire que "l'enfance est la vie d'une bête" » (Les Amitiés françaises, Paris, Félix Juven [1903], p. 68).

PIERRE DUROISIN (né en 1940) a reçu le titre de docteur en philosophie et lettres de l'université de Liège pour une thèse sur Montherlant et l'Antiquité qui fut éditée en 1987, et dont une version complètement revue devrait paraître dans les mois à venir. Il a par ailleurs écrit de nombreux articles sur Montherlant ; il a aussi cosigné des manuels de latin et des ouvrages sur la céramique et la peinture belges.

pierreduroisin@gmail.com

Résumés

Le « passé amoureux d'Alban de Bricoule jusqu'à l'âge de quinze ans et demi » d'après les manuscrits des *Garçons* de Montherlant

Les pages qu'on va lire nous plongeront dans les manuscrits des *Garçons*, ce roman que Montherlant porta en lui pendant près d'un demi-siècle et dont la version intégrale ne parut qu'en 1973, un an après sa mort. Cela dit, les manuscrits des *Garçons* tels qu'ils sont conservés à la Bibliothèque nationale de France comptent plus de mille deux cents folios. Ceux que nous avons retenus ne concernent que le « passé amoureux d'Alban de Bricoule – le héros du roman – jusqu'à ses quinze ans et demi », mais ils vont de 1929 aux années cinquante, nous donnant par là même une image fidèle de la méthode de l'écrivain : s'il était l'homme des pages écrites « toutes chaudes », Montherlant était aussi l'homme des pages travaillées et retravaillées jusqu'à ce qu'il en fût pleinement satisfait, l'artisan chez lui faisant bon ménage avec le créateur.

The pages that we will read will plunge us into the manuscripts of the novel *Garçons*, which Montherlant kept to himself for close to a half century and whose authoritative version did not appear until 1973, a year after his death. The manuscripts of *Garçons* found in the Bibliothèque nationale de France are comprised of more than two thousand folios. Those that concern us here deal only with the “past loves of Alban de Bricoule, the hero of the novel, up to the age of fifteen and a half.” These manuscripts run from 1929 into the 1950s, giving us a faithful glimpse into the writer's process. If Montherlant was an author writing at “fever pitch,” he was also an author who revised endlessly before being completely satisfied, an artisan and a creator at the same time.

Vorliegende Arbeit wird uns in die Manuskripte von *Les Garçons* eintauchen lassen, dem Roman, den Montherlant fast ein halbes Jahrhundert lang bei sich trug und dessen vollständige Fassung erst 1973, ein Jahr nach seinem Tod, erschien. Die Manuskripte von *Les Garçons*, wie sie in der *Bibliothèque nationale de France* aufbewahrt werden, enthalten jedoch mehr als 1.200 Folios. Die, die wir beibehalten haben, betreffen nur die „vergangenen Lieben von Alban de Bricoule – dem Helden des Romans – bis er fünfzehneinhalb Jahre alt war“ [« passé amoureux d'Alban de Bricoule – le héros du roman – jusqu'à ses quinze ans et demi »], aber sie reichen von 1929 bis in die 1950er Jahre und geben uns ein getreues Bild von der Methode des Schriftstellers : Wenn er der Mann der „heißen“ geschriebenen Seiten war, so war Montherlant auch der Mann der Seiten, die bearbeitet und überarbeitet wurden, bis er völlig zufrieden war, wobei der Handwerker zu Hause eins mit dem Schöpfer war.

Las páginas que vamos a leer nos sumergirán en los manuscritos de *Garçons*, la novela que acosó a Montherlant durante casi medio siglo y cuyo texto completo recién fue publicado en 1973, un año después de su muerte. No obstante, los manuscritos de *Garçons* que guarda la Biblioteca Nacional de Francia comportan más de mil doscientos folios. Los que hemos escogido corresponden al “pasado amoroso de Alban de Bricoule – el héroe de la novela – hasta sus quince años y medio”, pero cubren un periodo que va de 1929 a los años cincuenta y nos brindan, en consecuencia, una imagen fiel del método del escritor : si Montherlant era un hombre de páginas escritas “en caliente”, también era un hombre de páginas elaboradas y reelaboradas hasta la plena satisfacción ; el él, el artesano hacía buenas migas con el creador.

As páginas que vamos ler mergulhar-nos-ão nos manuscritos de *Garçons*, o romance que Montherlant trouxe consigo durante quase meio século e cuja versão completa só foi publicada em 1973, um ano após a sua morte. Dito isto, os manuscritos de *Garçons*, conservados na Biblioteca Nacional de França, contêm mais de 1200 fólhos. Aqueles que selecionámos referem-se apenas ao “passado amoroso de Alban de Bricoule – o herói do romance – até aos 15 anos e meio”, mas foram escritos entre 1929 e os anos 50, dando-nos assim uma imagem fiel do método do escritor: se Montherlant era o homem das páginas escritas “de jato”, era também o homem das páginas trabalhadas e laboriosamente reformuladas até estar plenamente satisfeito, num perfeito equilíbrio entre artesão e criador.

Le pagine che stiamo per leggere ci immergeranno nei manoscritti di *Les Garçons*, quel romanzo la cui gestazione impegnò Montherlant per quasi mezzo secolo e la cui versione integrale fu pubblicata solo nel 1973, un anno dopo la sua morte. A onor del vero, i manoscritti di *Les Garçons*, conservati alla Biblioteca nazionale di Francia, contengono più di 1200 fogli. Anche se quelli che abbiamo selezionato riguardano solo il “passato amoroso d'Alban de Bricoule – l'eroe del romanzo – fino all'età di 15 anni e mezzo”, sono stati scritti tra il 1929 e gli anni Cinquanta, dandoci in questo modo un'immagine fedele del metodo dello scrittore: pur essendo l'uomo delle pagine scritte “di getto”, Montherlant era anche l'uomo delle pagine lungamente rielaborate fino alla piena soddisfazione, abbinando felicemente maestria e genio creativo.